



ÎLE DE GROIX

Aujourd'hui est un joli jour, c'est mon anniversaire. Je fêterai mes 26 ans ce soir avec Clovis et Le Chat. Mes cheveux sont roux carotte et je suis Bretonne, originaire de Groix, née un jour aussi triste qu'une maison sans bibliothèque, celui de la mort de ma mère. Mes yeux sont bleu pâle, comme un pétale d'hortensia qu'on aurait mis à sécher dans un livre. Je vis sur ce caillou de huit kilomètres sur quatre, j'y tiens la Maison de la Presse avec mon compagnon Clovis.

Le Chat n'a pas de moustaches et ne miaule pas, c'est le surnom de ma grand-mère maternelle, qui m'a élevée. Je ne connais pas mon père, il a pris la poudre d'escampette avant ma naissance. Mes parents se sont rencontrés au lycée. Ils étaient pensionnaires à Lorient. Ma mère Lénaïg venait de Groix, mon père d'une autre île du Morbihan dont j'ignore le nom. Lénaïg a nié la réalité, elle a pris du poids et porté des vêtements de plus en plus amples. Ses amis et sa mère lui ont suggéré en riant d'arrêter le *tchumpôt*, ce dessert groisillon à côté duquel le kouign-amann breton passerait presque pour un plat diététique. Malgré tout, je me suis accrochée: après huit mois bien au chaud, j'ai appareillé vers le monde extérieur, et c'est là que les choses se sont gâtées. J'ai abordé un jour de tempête, le bateau de sauvetage ne pouvait pas naviguer, l'hélicoptère a fini par emporter Lénaïg dans les airs, et elle n'a pas tenu le choc. Elle est morte à cause de moi. Le Chat est venue me chercher à l'hôpital de Lorient en sortant de la messe d'enterrement de sa fille. Elle s'en voulait tellement de n'avoir pas deviné que Lénaïg était enceinte. Nous nous sommes toujours épaulées l'une l'autre. Le Chat a travaillé comme infirmière en gériatrie puis en soins palliatifs. Elle est maintenant à la retraite, elle a soixante-quatorze ans. Elle monte avec plus de peine la côte du port vers le bourg de Groix, voit flou sans ses lunettes, mais elle a toujours la pêche. Elle m'a élevée en me serinant que j'étais « U » et « M. », Unique et Magnifique. Je ne la crois pas mais c'est agréable à entendre.

Le Chat a pris le premier bateau pour déjeuner avec une ancienne collègue, en face, sur le continent. Elle reviendra ce soir. Depuis ce matin, je ne tiens pas en place. Je suis énervée

et j'ai du retard dans mes règles. Je ne suis pas ma mère, je ne ferai pas un déni de grossesse. Avant d'aller travailler, je suis passée à la pharmacie acheter un test. Il est encore dans son emballage.

La journée passe vite. Nous connaissons tous nos clients en dehors des vacances scolaires, nous prenons le temps de bavarder.

Mon téléphone portable sonne alors que le soleil se couche et qu'on vient de fermer boutique. C'est Le Chat. Elle n'a pas sa voix habituelle. Elle me dit qu'elle n'est pas à Port-Louis, mais en Suisse, à Bâle. Mon cœur s'arrête, mon corps s'émiette. Je sais ce que sa présence dans cette ville signifie. Elle n'aime pas le chocolat, ne fait pas de ski et n'a pas de compte en Suisse. Je deviens pâle, mes jambes se dérobent. Elle me dit qu'elle m'aime, que je suis le plus merveilleux cadeau que la vie lui ait fait. Je pense au test dans son emballage. Je la supplie de revenir sur sa décision, je vais prendre le bateau puis l'avion pour la rejoindre et empêcher cette folie. Je veux utiliser l'argument du bébé même si je n'ai pas le résultat. J'ouvre la bouche pour lui annoncer que je suis peut-être enceinte. Le Chat est plus rapide que moi: « C'est ma vie, chérie. Je ne veux ni être un poids pour toi ni qu'on se souvienne de moi diminuée. Je préfère jeter l'éponge avec élégance. Chacun doit lever l'ancre un jour. Je t'aime. Tu es ma petite-fille U et M. Je ne serai pas loin. » Et elle raccroche.

Je crie dans mon portable. Je tente de la joindre dix fois, vingt fois, trente fois. Son téléphone ne répond plus. Ça aurait dû être une jolie soirée. C'est le pire jour de mon existence.

Je sors dans le jardin, les yeux rivés sur l'océan. Je caresse mon chat Gwenadu, en breton son nom signifie « noir et blanc ». Clovis est à mes côtés, silencieux. La tendresse n'existe plus, l'avenir est laminé. Je m'enferme à clef dans la salle de bains bleue. Je sors le test de son emballage. Si j'avais pu en parler au Chat, aurait-elle changé d'avis? Et moi, saurai-je vivre sans elle? Je suis triplement orpheline. Lénaïg et Le Chat se sont retrouvées. Mon père s'est volatilisé. Je doute de pouvoir un jour être une bonne mère puisque j'ai tué la mienne.



ÎLE DE GROIX

Le lendemain, je reprends le travail comme une automate. Nos horaires d'ouverture dépendent de l'arrivée du bateau qui apporte les journaux. D'habitude, je dispose les publications selon mon bon vouloir, dans un fouillis poétique et joyeux, au lieu de respecter les conventions. Désormais, cela m'est égal.

Je mens à tout le monde, je ne supporterai pas leurs regards, leurs paroles empreintes de compassion. Alors j'invente une histoire. Le Chat s'est noyée, c'est logique, les félins détestent l'eau. Elle a pris le bateau pour rendre visite à des amis sur la grande terre. Elle a eu un malaise pendant qu'elle marchait dans l'eau, à l'heure des promeneurs de chien et des amoureux sur la plage. C'est un terre-neuve qui l'a trouvée.

Le bouche-à-oreille fonctionne, la rumeur se charge du reste. Il paraît que de loin ma grand-mère ressemblait à un paquet d'algues échoué, à un matou à la fourrure détrempée.

Elle est incinérée à Lorient selon sa volonté. Je ramène l'urne sur le caillou. Je fais dire une messe. Toute l'île se déplace. Je reste stoïque, la tête détachée du corps, mentalement décapitée. Je serre les poings, pleure de tristesse, de rage. Je dépose l'urne dans notre tombe familiale au cimetière. Le Chat rejoint ses parents, son mari et ma mère.

Comment ma grand-mère a-t-elle pu me faire ça? Le jour de mon anniversaire, en plus? Elle n'était pas malade, elle avait encore de belles années à vivre! Le lien entre nous n'était-il donc pas assez fort pour qu'elle ait envie de continuer? Je répète comme un mantra ses dernières paroles: « Je t'aime. » Tu parles! « Tu es ma petite-fille U et M. ». Quelle blague! « Je ne serai pas loin ». N'importe quoi!

La souffrance me submerge. La colère m'aide à ne pas sombrer. Avant, quand je fermais la grille de la Maison de la Presse le soir, le silence bruissait des mots cachés. Les journaux bondissaient des présentoirs, les livres jaillissaient des cartons et les pages des magazines se tournaient, comme par magie. La mort du Chat vient de balayer toute la poésie du monde. Même si l'océan reste d'une force et d'une beauté inouïes, je suis fâchée contre lui. Il a empêché ma mère de partir accoucher autrefois, et voilà qu'il a laissé ma grand-mère s'embarquer pour mourir.

Je n'arrive plus à lire, ni à manger, ni à dormir. Je me blottis dans les bras de Clovis, je me raidis dès qu'il me caresse. Il n'insiste pas. Quelqu'un qu'on abandonne ne peut plus s'abandonner.

Clovis se lève au milieu de la nuit.

– On va voler ?

Je lui souris pour la première fois depuis que Le Chat s'est éclipsée. Clovis se dit qu'il est Orphée descendant chercher son Eurydice au royaume des morts, sauf que lui ne fera pas l'erreur de se retourner : nous remonterons ensemble et je serai sauvée. Notre amour est une évidence. Il est fort, beau et solaire.

On se rhabille et on marche main dans la main vers le Parcabout, un parc acrobatique fermé en cette saison. Il n'y aura ni cris d'enfants heureux, ni fanfaronneries d'ados, ni rires d'adultes, ni musiques, ni pépites de poésie et de vitalité, seulement des arbres, des filets et des nids désertés par les humains et les oiseaux.



On s'est connus là au sens biblique du terme, lors de l'inauguration du Parcabout de Groix, au sortir de l'adolescence. On ne venait pas du même coin de l'île : l'un de la partie orientale Primetur, l'autre de la partie occidentale Piwizi.

On a découvert ensemble le bois du Grao. Nos copains se sont précipités à l'assaut des filets, se faufilant dans les puits, se hissant à la force de leurs bras, ravis de marcher à grandes enjambées pataudes entre les arbres, testant les trampolines, les ponts de singe, les labyrinthes. Ce qui m'intéressait, c'étaient les Nid'île, des structures rondes comme des maisons d'oiseaux, accrochées dans les pins de Californie, d'où elles se balançaient doucement. Les touristes dormiraient bientôt près du ciel dans ces chambres de trois mètres de diamètre, les yeux vers les étoiles. Pendant que mes amis s'amusaient, j'avais grimpé jusqu'au nid le plus haut, à dix mètres du sol, et je m'étais allongée sur un matelas rond, la tête renversée. J'étais restée là un bon moment, jusqu'à ce qu'une voix me fasse sursauter : « Faut qu'on y aille, je pèle de froid. »

– Tu m'as espionnée ?

– Non, j'avais mes écouteurs, je ne t'ai pas entendue monter. Quand j'ai voulu sortir, je t'ai aperçue. J'espérais que tu ne resterais pas longtemps, alors j'ai patienté...

– Je me suis endormie.

On a regardé en bas. Il n'y avait plus personne. L'inauguration était finie. Le Parcabout avait fermé ses portes. Les nids n'étaient pas encore ouverts au public. Il n'y avait ni draps, ni couettes, ni oreillers. Seulement de grands matelas.

– Merde, on est coincés ! a grommelé Clovis.

La passerelle qu'on avait empruntée était désormais suspendue en l'air. Le personnel avait condamné l'accès aux nids pendant la nuit. Ils n'avaient pas imaginé qu'un garçon et une fille s'y étaient déjà installés.

– Quel con ! J'aurais dû te réveiller...

J'ai frissonné. Clovis a ôté son blouson et me l'a tendu.

– Tu vas attraper la mort ! ai-je protesté en louchant dessus avec envie.

– Si on ne peut pas descendre, la mort ne peut pas monter. On est hors de portée! a rétorqué Clovis.

J'ai éclaté de rire. Ma grand-mère et les parents de Clovis ne s'inquiéteraient pas. Après tout, l'île était un coin tranquille. On passait souvent la nuit chez des amis ou sur la plage. J'ai enfilé le blouson dont les manches me couvraient les mains.

– Je vais sauter, a décrété Clovis.

– Bonne idée. Tu vas te casser une jambe. Je ne pourrai pas appeler au secours de là-haut. Ça va nous avancer.

Clovis avait déchargé la batterie de son portable en écoutant de la musique. J'avais oublié le mien chez moi.

– On est prisonniers jusqu'à demain matin.

– Comme sur un bateau en plein océan.

– Sans boire ni manger, et sans toilettes.

On est rentrés à l'intérieur du nid pour se réchauffer. On s'est allongés l'un à côté de l'autre, en regardant le ciel à travers le dôme transparent du toit. Le nid oscillait entre les arbres, bercé par la brise. J'ai agrippé le bras de Clovis.

[...]



Lorraine Fouchet, *Les Couleurs de la vie*
Roman

400 pages | 21 € | ISBN 978-2-35087-399-2

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2017 | www.heloisedormesson.com